

**Nomenclatures  
au dix-huitième siècle :  
la science, « langue bien faite »**

**(tricentenaire Linné-Buffon)**

© Presses de l'Aristoloche, 2015

ISBN : 978-2-7466-8333-4

**publié avec le soutien des UMR 5037 et 5611 (CNRS/Lyon 2)**

**et de la Société linnéenne de Lyon**

Il faut pour bien parler qu'un nom ne présente qu'une seule et même idée, [car] si donc on désigne plusieurs idées par un seul et même nom, celui qui nous écoute ne sait plus ce que ce mot signifie (1772 : 148).

Les noms ne valent que ce qu'ils signifient, il faut donc que cette signification soit fixe et certaine, sans équivoque.

Alicja KACPRZAK  
Université de Łódź

### Bibliographie

- BOISSIER DE SAUVAGES DE LACROIX, François, 1772, *Nosologie méthodique de distribution des maladies en classes, en genres et en espèces suivant l'esprit de Sydenham et la méthode des botanistes*, Lyon, Jean-Marie Bruyset, Imprimeur-Libraire.
- GHAZI, Joseph, 1985, *Vocabulaire du discours médical*, Paris, Didier Érudition, Collection Linguistique.
- KACPRZAK, Alicja, 2000, *Terminologie médicale française et polonaise – analyse formelle et sémantique*, Łódź, Wydawnictwo Uniwersytetu Łódzkiego.
- SOURNIA, Jean-Charles, 1997, *Histoire de la médecine*, Paris, La Découverte/Poche.
- SZUMOWSKI, Władysław, 1994, *Historia medycyny filozoficznie ujęta*, Warszawa, Sanmedia.
- WYSOCKA, Felicja, 1980, *Polska terminologia lekarska do roku 1838*, t. I, Anatomia : proste prymarne nazwy nie motywowane, Wrocław, Ossolineum.

## Le « disciple » critique le « maître » : Jean-Jacques Rousseau et la nomenclature linnéenne<sup>1</sup>

« Je tire un profit plus réel de votre philosophia botanica que de tous les livres de morale [...]. Continuez d'ouvrir et d'interpréter aux hommes le livre de la nature [...]. Je vous lis, je vous étudie, je vous médite, je vous honore et je vous aime de tout mon cœur. » (Rousseau à Carl von Linné, 21 septembre 1771 ; CC, XXXVIII : 267)

Dans son *Philosophia botanica* (1751), le botaniste et systématicien suédois Carl von Linné justifie la nécessité de la nomenclature et dessine les grands principes selon lesquels les noms des plantes doivent être donnés et les classifications faites :

Que la DÉNOMINATION, autre base de la botanique, la disposition achevée, impose aussitôt les Noms.

La connaissance des choses périt par l'ignorance du Nom. (Linné, 1788 : 200, § 210).

La nomenclature est donc nécessaire à l'accumulation et la conservation du savoir. Ces règles, déjà élaborées par Linné dans son *Critica botanica* (1737)<sup>2</sup>, étaient nombreuses et variées ; mais leur essence était bien résumée par les binômes latins succincts qui rendirent Linné fameux, même si ceux-ci n'étaient pas à strictement parler des noms : « Ce que Linné entendait par noms, ce n'étaient pas des références arbitraires, mais bien des phrases diagnostiques » (Koerner, 1999 : 45). Sa grande innovation fut d'éliminer des noms longs et/ou redondants, en les réduisant au nom binomial définitif, composé du genre et du nom trivial (Stearn, 1959).

Contemporain de Linné, le philosophe Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) étudia le *Philosophia botanica* avec « profit » et appliqua avec enthousiasme ses principes ; selon un visiteur suédois,

il témoigna encore, par les plus fortes expressions, sa haute estime pour le plus grand botaniste du monde. Ensuite, il me montra la *Philosophie Botanique* [sic], et me dit : Il y a plus de savoir dans cet ouvrage que dans beaucoup de volumes in-folio : vos livres du nord sont en général trop chargés d'érudition ; mais dans celui-ci il n'y a pas un mot qui ne soit nécessaire... Je suis, dit-il, un disciple de Linné, et je m'en fais l'honneur (Jacob Jonas Björnsthål à Carl Christoffer Gjörwell, 1<sup>er</sup> septembre 1770 ; CC, XXXVIII : 93-4)<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Article traduit par Denis Reynaud. Une version anglaise antérieure de cette communication a été prononcée devant l'International Society for the History, Philosophy, Social Studies of Biology, à Guelph, Ontario, Canada, juillet 2005. Une version anglaise postérieure et modifiée a été publiée dans Cook (2012), dont les recherches ont été partiellement financées par une bourse du Conseil des Bourses de Recherche (Research Grants Council) de la Région Administrative Spéciale de la Chine, Hong-Kong (Numéro de projet : HKU 743711 H).

<sup>2</sup> Pour une critique du *Critica botanica* en tant qu'impérialiste et destructeur des savoirs naturels indigènes, voir Schiebinger (2004 : 194 sq.).

<sup>3</sup> La référence est anachronique, puisque la traduction française du *Philosophia botanica* par François Alexandre Quesné ne parut qu'en 1788 (Linné, 1788). Quesné, « Premier Médecin du Roi de Suède », cite la

À un autre correspondant, Vincent-Louis Dutens, il écrit : « Il était réservé à l'illustre Linné d'en faire une science philosophique » (5 février 1767 ; CC, XXXII : 99)<sup>4</sup>.

Rousseau a été nommé, non sans quelque fondement, « l'architecte de la popularisation des idées linnéennes en France » (Duris, 1993 : 105). Il a commencé à étudier la botanique au cours de son exil suisse de 1762-1765 avec des médecins, le physicien Jean-Antoine d'Ivernois (1703-1765) de Neuchâtel et Abraham Gagnebin de la Ferrière (1707-1800), qui l'initièrent au système artificiel fondé sur les caractères sexuels ainsi qu'aux systèmes plus naturels de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708) et d'Albrecht von Haller (1707-1777) ; Rousseau correspondit et herborisa en outre avec des botanistes linnéens tels Antoine Gouan (1733-1821), Joseph Dombey (1742-1794), un étudiant de Gouan qui lui donna un herbier de 2 000 spécimens rangés selon l'ordre linnéen, Pierre Clappier (1740-1818) et Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourrette (1729-1793) ; dans une conversation avec un visiteur suédois, il fit remarquer : « il y a en France beaucoup de botanistes linnéens. [...] Il m'en nomma quelques-uns de Lyon et de Montpellier » (CC, XXXVIII : 94 ; Cook, 2003a). Rousseau était ainsi lié à un important réseau de naturalistes linnéens (Livesey 2006). Il connaissait les ouvrages de Linné et en possédait plusieurs, dont le *Systema naturae*, le *Species plantarum*, 2<sup>e</sup> éd. (1762-1763), le *Genera plantarum* (1764), le *Critica botanica* (1737), le *Philosophia botanica* (1751) et le *Systema vegetabilium*, 13<sup>e</sup> éd. (1774, Göttingen) (Richebourg, 1934). Il manifesta également le désir de se procurer le *Fundamenta botanica* de Linné et son *Öländska och Gotländska Resa* (1741) (Rousseau à Marc-Michel Rey, 28 décembre 1767 ; CC, XXXIV : 268).

Un témoignage particulièrement important de la conviction qu'avait Rousseau de l'utilité des noms linnéens est constitué par sa laborieuse annotation de ses livres de botaniques avec les synonymes linnéens :

[...] j'ai fait une assez considérable collection de livres de Botanique [...] j'ai fait sur la plupart de ces livres un grand travail par rapport à la Synonymie, en ajoutant à la plupart des descriptions et des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être essayé sur ces sortes de concordances pour comprendre la peine qu'elles coûtent, et combien celle que j'ai prise peut en éviter à ceux à qui passeront ces mêmes Livres s'ils en veulent faire usage (Rousseau à Pierre-Alexandre du Peyrou, 15 novembre 1769 ; CC, XXXVII : 175).

septième promenade des *Râveries* en épigraphe de sa traduction. Il se peut également que Rousseau ait discuté de Linné avec le futur roi de Suède Gustave III, en février 1771 (voir Koerner, 1999 : 218-9, n. 52), même s'il n'en est pas directement fait état dans la correspondance de Rousseau. Une lettre de Rousseau au médecin du roi, Nils Dahlberg, datée du 21 septembre 1771, indique que Dahlberg avait promis de procurer à Rousseau certaines « productions » de Linné (livres, échantillons ?). Une lettre de Rousseau au médecin du prince Gustave, Nils Dalberg (1736-1820), datée du 21 septembre 1771, indique que Dalberg avait promis de procurer à Rousseau « quelques-unes [des] productions » de Linné (des livres en toute probabilité).

<sup>4</sup> Rousseau répondait à un article de Vincent-Louis Dutens sur la botanique dans *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes* (Paris, Duchesne, 1766). Dutens (1730-1812), « polygraphe invétéré » était un Huguenot français, ordonné dans l'église anglicane, au service de James Stuart Mackenzie et du duc de Northumberland (CC, XXXII : 43).

Cette tâche était nécessaire parce qu'il

a fallu pour ne pas m'y perdre tout rapporter à une nomenclature particulière ; et j'ai choisi celle de Linnæus, tant par la préférence que j'ai donnée à son système que parce que ses noms, composés seulement de deux mots me délivrent des longues phrases des autres (Rousseau à Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, CC, XXXIX : 37).

Parmi les ouvrages ainsi annotés figurent le *Botanicon parisiense* de Sébastien Vaillant (1743, Leyde – voir l'illustration en annexe) (Hawkins 1929), l'*Omnium Stirpium Sciagraphia et Icones* de Dominique Chabrey (1678, Genève) (Lloyd Library Cincinnati, 2007), l'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata* d'Albrecht von Haller (1768, Berne) (Cook 2003b), le *Synopsis methodica stirpium britannicarum* de John Ray, publié par J. J. Dillenius (1724, Londres), et le *Methodus foliorum* de François Boissier de Sauvages de la Croix (1751, La Haye) (Cheyron 1986). Ce dernier contient presque 2 000 annotations. Rousseau composa aussi un tableau selon le système sexuel de Linné pour les 349 plantes décrites et illustrées dans *La Botanique mise à la portée de tout le monde* de Nicolas et Geneviève de Nangis Regnault (Cheyron, 1981)<sup>5</sup>.

### Pourquoi Rousseau considère-t-il le *Philosophia botanica* comme un livre de philosophie ?

Pourtant, à première vue, le jugement que Rousseau porte sur le *Philosophia botanica* peut surprendre ; il est difficile de comprendre pourquoi un penseur politique et social tel que lui applaudit ainsi à la philosophie botanique de Linné, qui semblait se résumer à un ensemble de normes ou principes pour nommer et classer les plantes (Cain, 1958 : 145, 162 ; cf. Winsor, 2001 : 246-9 ; Winsor, 2004), ensemble rigide, voire arbitraire (Duris, 1993 : 154), que Drouin qualifie de « fascinant mais austère, consacré presque uniquement à des considérations méthodologiques, et qui n'est pas destiné aux déterminations » (Drouin, 2000 : 47)<sup>6</sup>.

À la différence de ses conférences et dissertations, le *Philosophia botanica* de Linné ne développe pas des idées explicites sur l'économie de la nature, ou sur l'utilité de la nature pour l'homme, susceptibles d'avoir une pertinence dans le domaine de la pensée politique ou sociale<sup>7</sup> ; il n'existe pas de preuve que Rousseau ait été conscient

<sup>5</sup> Il est difficile de reconstituer la bibliothèque botanique de Rousseau, étant donné que la plupart de ses livres ont disparu après que Rousseau l'eut vendue à Daniel Malthus (1730-1800) – père de l'économiste Thomas Robert Malthus 1766-1834 – aux alentours de 1775 et que la nièce de Malthus, Jane Dalton (ca. 1742-ca. 1817), en eut hérité. Une tentative de reconstitution fut essayée dans Cook (2012, Appendice 1).

<sup>6</sup> Cain (1958 : 145, 162) et Mayr (par ex. 1982 : 173) pensent que Linné, en disciple de la scolastique aristotélicienne, avait recours aux principes de la division logique, mais Winsor soutient que Linné employait des termes de logique tels que « species » and « genus » sans influence des normes de la logique scolastique (qu'il n'avait probablement jamais étudiée) et qu'il ne visait que des objectifs purement pratiques.

<sup>7</sup> « ... un regard plus proche et plus attentif sur la nature nous enseigne la vérité de ce qu'affirme la Sainte Écriture, à savoir que chaque chose a été créée pour l'usage et le bonheur de l'homme... » (Linné, [1781], 1977 : 10-11). Koerner affirme que l'attrait exercé par l'œuvre de Linné sur Rousseau tient à son message exprimé en « termes luthériens traditionnels : moralisateurs, vulgarisateurs, largement iconoclastes, et affranchis d'intermédiaires scientifiques » (Koerner, 1999 : 26). Mon argument, sauf mon respect pour

des idées caméralistes de Linné (Linné 1781 ; Koerner, 1999 : 95-112). Rousseau ne possédait pas les livres dans lesquels Linné développait ces idées, ne pouvant par exemple s'offrir les *Amoenitates academicae* (Rousseau à Gouan, 6 octobre 1769 ; CC, XXXVII : 154). On est également bien en peine de trouver quoi que ce soit d'explicitement *moral* dans le *Philosophia botanica*. Pourquoi donc Rousseau place-t-il celui-ci au-dessus de « tous les livres de morale » ? Ce jugement radical semble conférer aux normes de la nomenclature linnéenne un rang supérieur à celui d'œuvres philosophiques telles que *La République* de Platon et *L'Éthique* d'Aristote.

Jean-Marc Drouin a montré que « la *Philosophia botanica* est bien en effet un livre de morale : elle donne la primauté à l'étude désintéressée de la nature sur la recherche de l'utilité, elle nous suggère de la dépouiller de ses beautés d'emprunt et enfin elle nous montre la constitution d'un collectif qui est à la connaissance ce que le corps politique est à la volonté » (Drouin, 2000 : 57). La référence de Linné à une « République » de la botanique (Linné, 1788 : 203-4, § 221) suppose une collectivité qui a besoin d'un mode de communication claire et de noms sans ambiguïté.

À l'instar de Drouin, je crois que l'appréciation que Rousseau fait de Linné en tant que *philosophe* est entièrement sérieuse ; elle naît de ce que Rousseau a compris que Linné avait mis au point, pour aider les naturalistes dans leur tâche de nomenclature, d'organisation et de catalogage du monde naturel, un langage particulièrement utile et bien conçu, voire, selon certains, beau. J'ai défendu ailleurs l'idée que Rousseau suit en cela des philosophes du XVII<sup>e</sup> siècle comme Bacon, Leibniz et les membres de la Royal Society, qui avaient souligné la nécessité d'un langage scientifique universel tel que celui qu'allait créer Linné (Cook, 2004 : 78).

Je pense cependant qu'il ne faut pas exclure un autre facteur : l'influence exercée par la préoccupation de Rousseau pour l'authenticité et le problème de la médiation sur la façon dont il a accueilli la nomenclature linnéenne (Starobinski 1971 ; Cook, 2004 : 75). De même qu'il recherche dans le *Contrat social* des relations politiques immédiates, de même il recherche une relation immédiate à la nature, notre « mère commune » : « le botaniste ne souffre point d'intermédiaire entre la nature et lui » (OC, IV : 1250). Il veut un accès pur de toute corruption à la nature – « nature entière et son inconcevable auteur » –, libre de « servitude ou domination » (Rousseau à Malesherbes ; OC, I : 1139). Cette liberté est exprimée par les plantes sauvages qui proviennent directement de la main « de celui qui [...] fit [les hommes] pour être bons, et dont ils ont si indignement dégradé l'ouvrage » (Rousseau à la duchesse de Portland, 12 février 1767 ; CC, XXXII : 135). Cette relation immédiate à la nature nous met en contact avec un royaume plein de « riants objets » (OC, I : 1066), débarrassé des préjugés, de la haine et des outrages des hommes qui cherchent à exercer un pouvoir sur d'autres hommes (OC, I : 1073). Les plantes « purifient » l'imagination (OC, I : 1068), et « purgent l'âme » (OC, IV : 1251) ; elles constituent le royaume de la vérité, car « la Nature [...] ne ment jamais » (OC, III : 135 ; voir aussi OC, I : 1064).

Koerner, est que Rousseau s'est fait l'avocat de Linné en dépit de la médiation qu'il constituait entre l'homme et la nature, parce qu'il s'agissait d'une médiation efficace et minimale.

Mais en même temps qu'il soutient que toute médiation entre l'humanité et la nature est indésirable, Rousseau admet qu'une médiation est nécessaire pour penser et communiquer ; dans le domaine de la botanique comme dans celui de la musique, une langue économique et dépouillée est meilleure que toute autre ; elle doit être simple, accessible, précise, en un mot « utile » (Cook, 2004 : 80 ; Rousseau, OC, V : 130). La parcimonie et l'économie toute spartiate de la nomenclature linnéenne sont de même souhaitables ; cette nomenclature ne contient « pas un mot qui ne soit nécessaire » (Björnsthål à Gjörwell, 1 septembre 1770 ; CC, XXXVIII : 94) et est « aussi commode et nécessaire aux Botanistes que celle de l'Algèbre aux Géomètres » (OC, IV : 1206). « Ces mots cependant sont tous grecs ou latins, expressifs, courts, sonores, et forment même des constructions élégantes par leur extrême précision » (OC, IV : 1206). Mais il reste un problème que Rousseau ne résout pas ; dans *l'Essai sur l'origine des langues*, il déplore que « nous n'avons aucune idée d'une langue sonore et harmonieuse qui parle autant par les sons que par les voix » (OC, V : 390).

### Le latin est-il un problème ?

Linné a posé les règles pour les noms latins génériques et spécifiques dans son *Critica botanica* de 1737, et les a réaffirmées dans le *Philosophia botanica* de 1751 : « Les Noms génériques, dont la Racine est autre que grecque ou latine, doivent être rejetés » (Linné 1788 : 208, § 229). Il a en outre précisé quelles sont les sources auxquelles les noms latins doivent être puisés, excluant les noms « primitifs » ou « barbares », de même que ceux nés d'une dérivation incertaine :

Un homme sensé n'introduit point de Noms génériques primitifs.

Tous les noms *Barbares* sont pour nous comme Primitifs, puisque la langue dont ils sont tirés n'est point entendue par les Érudits.

Les noms *Douteux* sont ceux dont nous ignorons à quelle langue ils appartiennent originairement. (Linné, 1788 : 203, § 220 ; italiques originales)

Il bannit tout nom imposé par quiconque n'est pas un « botaniste orthodoxe » : « les ignorants donneront des noms absurdes » (1788 : 200, § 211). Parmi les meilleurs noms figurent ceux dus aux grands hommes de la botanique : « Il faut religieusement conserver les Noms génériques destinés à perpétuer la mémoire des Botanistes qui ont rendu de grands services à la science » (1788 : 218, § 238).

L'emploi du latin était aux yeux de Linné indispensable dans la mesure où il s'agissait du langage universel de l'Europe savante. Linné lui-même n'avait à sa disposition que le latin et le suédois ; il avait une grande estime pour le latin et une solide formation classique. Il considérait le « classicisme ou le pseudo-classicisme » comme allant de soi, « en ce qui concerne les noms génériques » (Blake, 1949 : 8). Même si sa prédilection pour les langues anciennes s'expliquait par le contexte de sa Suède provinciale, Linné défendait aussi le latin en tant que langue universelle capable de fédérer la communauté scientifique face au danger de la fragmentation linguistique (Koerner, 1999 : 47). Comme Linné, Stearn soutient que le latin « n'est la propriété

d'aucune nation ou groupe linguistique et que, en conséquence de cette neutralité, il s'est répandu dans le monde entier » (Stearn, 1992 : 9). Cependant, l'emploi du latin non seulement dans les ouvrages publiés mais dans la correspondance privée (par exemple entre Albrecht von Haller (1707-1777) et Johannes Gessner (1709-1790), l'un et l'autre Suisses alémaniques) risquait d'exclure les femmes cultivées qui, en règle générale, ne bénéficiaient pas d'une éducation classique (Stearn, 1992 : 7). Certains chercheurs contestent donc le statut du latin comme langue universelle au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la mesure où les femmes, non plus que les hommes les moins bien éduqués, ne pouvaient le lire (Schiebinger, 2004 : 200 ; Stearn, 1971 : 247).

Rousseau était conscient du problème ; il y fait allusion dans une lettre à Madeleine-Catherine Delessert (1747-1816) :

On pourrait faire des mots plus francisés : mais il me paraît avantageux de vous tenir toujours le plus près qu'il se pourra des termes admis dans la botanique, afin que sans avoir besoin d'apprendre ni latin ni grec, vous puissiez néanmoins entendre passablement le vocabulaire de cette science, pédantesquement tiré de ces deux langues, comme si pour connaître les plantes il fallait commencer par être un savant grammairien (Rousseau à Mme Delessert, 16 juillet 1772 ; CC, xxxix : 84).

Néanmoins il lui conseille d'apprendre par cœur 200 noms : « Ce n'est pas en vain que je vous donne ceux de Linné, quoique latins. Ce sont les seuls admis dans toute l'Europe et par lesquels on est sûr de s'entendre avec les botanistes de toutes les nations » (Rousseau à Mme Delessert, 30 août 1773 ; CC, xxxix : 192).

Au contraire de Linné, un autre botaniste important du XVIII<sup>e</sup> siècle, Michel Adanson (1727-1806), choisit l'emploi des noms indigènes ; il rejette explicitement la façon dont Linné avait imposé aux noms de genre celui d'Européens fameux : « On parle le langage de la Botanique en François, en Anglois, en Allemand, en Italien, &c. comme en Grec et en Latin... quele règle de latinité impose à tous les noms une terminaison en *a*, en *ia*, en *um* ou en *us* exclusivement... ? » (Adanson, 1763 : clxxiii-iv). Les noms grecs et latins employés dans l'antiquité ne sont acceptables que s'ils sont validés par une autorité scientifique : « Nous pensons comme M. Ludwig (*Instiit.* § 213) que les noms Grecs ou Latins, reçus en Medecine & en Botanique ne doivent pas être changés pour leur substituer un autre synonyme Grec ou Latin... » (Adanson, 1763 : clxxii-iii)<sup>8</sup>.

En réagissant au rejet linnéen des « noms de pais, que quelques Botanistes modernes apelent Barbares », Adanson adopte une perspective non européenne : « ... si ces Auteurs Dogmatiques eussent voyagé, ils eussent reconnu que dans ces divers pais on traite pareillement de Barbares nos noms Européens... » (Adanson, 1763 : clxxiii). L'explorateur du Sénégal voit dans les voyages limités de Linné un facteur de son refus dogmatique des noms non européens.

<sup>8</sup> Adanson se réfère aux *Institutiones historico physicae regni vegetabilis* (1742, Leipzig, Joh. Fried. Gleditsch ; éd. rév. 1757 : 84-85) de Christian Gottlieb Ludwig (1709-1773), professeur de médecine à Leipzig. Ludwig était un ardent partisan de noms binomiaux linnéens, comme l'atteste sa référence au *Critica botanica* au § 208 (1757 : 82-3).

Malgré sa critique du refus de la nomenclature linnéenne par Adanson (OC, IV : 1208 ; Björnsthål à Gjörwell, 1 septembre 1770 ; CC, xxxviii : 94), Rousseau semble avoir été sensible à cette question ; il utilisa par exemple le nom indigène « Gombault » (okra) parallèlement au nom linnéen *Hibiscus esculentus* L. [nom actuel : *Abelmoschus esculentus* (L.) Moench] (Rousseau à La Tourrette, CC, xxxvii : 246). Rousseau admet en outre que « dans la confection des noms, [Linné] suivait quelquefois même un peu trop sévèrement ses propres règles » (« Introduction » ; OC, IV : 1206). Ce que Rousseau entend exactement par ce commentaire n'est pas clair, mais il se peut qu'il fasse allusion à l'attachement de Linné au grec et au latin au détriment des noms « barbares » ou indigènes. Que Rousseau ait par ailleurs jugé « pédantesque » la dérivation grecque et latine des noms de plantes (OC, IV : 1174) donne du poids à cette supposition.

La thèse de « l'impérialisme linguistique » soutenue par Schiebinger défend l'idée que le latin, loin d'être neutre et universel comme le voudrait Stearn, est eurocentrique, dans la mesure où il exclut les noms indigènes. Cette démarche est jugée doublement préjudiciable aux cultures non européennes puisqu'elle a apparemment effacé des archives de la botanique non seulement les noms eux-mêmes, mais aussi les usages indigènes, en particulier pharmacologiques (Schiebinger, 2004 : 194 sq.). Mais une des raisons pour lesquelles Linné prône l'exclusion de tels noms est précisément qu'ils sont souvent des « noms d'officine », c'est-à-dire fondés sur des usages pharmaceutiques ; or l'idée qu'un homme peut se faire de l'utilité d'une plante ne nous dit rien sur la plante elle-même (Linné, [1737], 1938 : 236). Pour Linné, ce type de noms, fussent-ils classiques ou barbares, est inacceptable : « L'utilité d'une plante fournit au botaniste un caractère distinctif sans valeur » (Linné, [1737], 1938 : 146). Ceci est en accord étroit avec l'idée souvent réaffirmée par Rousseau que la botanique doit se dépouiller de son passé pharmaceutique et considérer les plantes pour elles-mêmes et non à la lumière de l'usage que peuvent en faire les hommes : « Cela fit qu'on ne s'attacha qu'à trouver ou supposer des vertus aux plantes, et qu'on négligea la connaissance des plantes mêmes » (OC, IV : 1201). Linné remarque que des différences régionales peuvent en outre jouer un rôle très variable dans l'utilité pharmacologique des plantes :

... un certain nombre de plantes sont officinales dans une région et pas dans l'autre. Il ne convient pas que le botaniste doive rendre visite au pharmacien pour connaître les plantes, mais il est plutôt nécessaire que ce soit le pharmacien qui soit instruit par le botaniste (Linné, [1737], 1938 : 147).

Rousseau ne critique jamais le choix du latin par Linné, même quand il trouve à redire à certains aspects de son œuvre. Pour Rousseau, autodidacte qui avait très peu d'éducation formelle, l'apprentissage et l'usage du latin semblent ne pas avoir posé problème. De plus, et c'est peut-être là le plus important, il ne semble pas avoir été gêné que la médiation homme-nature se fasse via le latin. De son point de vue, puisqu'il y a problème dès lors que la médiation d'une langue quelconque est requise, le latin n'est pas une plus mauvaise langue qu'une autre.

## La défense de Linné par Rousseau : l'« Introduction »

Les raisons pour lesquelles Rousseau emploie la nomenclature linnéenne sont avant tout d'ordre pratique ; en tant que mode d'organisation de l'information sur le monde naturel, la nomenclature binomiale est utile non seulement à ceux qui participent à l'exploitation médicale, pharmaceutique ou commerciale du monde végétal, mais aussi aux philosophes de la nature. Si la nomenclature telle que l'a construite Linné peut être stigmatisée comme ethnocentrique et génératrice d'exclusion, on doit souligner que, en ce qui concerne Rousseau, elle joue un rôle neutre, libre de toute idéologie ; pour lui, il ne s'agissait de rien de plus que d'un outil organisationnel, qui se trouvait avoir quelques avantages particuliers, telle la sonorité des noms grecs et latins. Pour Rousseau, la seule fonction de la nomenclature binomiale est d'identifier et de classer les plantes ; toute utilité commerciale ou autre détourne de la vraie tâche de la botanique.

Le premier Malheur de la Botanique est d'avoir été regardé dès sa naissance, comme une partie de la Médecine ; [...] on négligea la connaissance des plantes mêmes [...]. On ne cherchait des plantes que pour trouver des remèdes, on ne cherchait pas des plantes mais des simples (OC, IV : 1201).

La principale défense et critique de la nomenclature linnéenne par Rousseau se trouve dans un essai sur l'histoire de la botanique publié de façon posthume (et peut-être erronée) comme introduction à son dictionnaire de botanique inachevé, également posthume (Cheyron, 1986 : 86). Cette « introduction » ne peut pas avoir été achevée avant l'automne 1773, date à laquelle Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) introduisit les noms linnéens à l'École botanique du jardin du roi, à l'instar de ce qui se faisait au jardin du Trianon (Jussieu, 1808 : 11-12), événement que Rousseau mentionne explicitement dans son texte (voir ci-dessous). Les arguments de sa défense sont : (1) l'universalité, (2) la clarté et (3) l'accessibilité.

1. Universalité. Les noms latins binomiaux de Linné furent acceptés dans pratiquement toute l'Europe :

La grande commodité de cette nouvelle nomenclature et son utilité que l'usage a fait connaître, l'ont fait adopter presque universellement dans toute l'Europe... et même à Paris<sup>9</sup>. M. [Antoine-Laurent] de Jussieu vient de l'établir au jardin du Roi... (OC, IV : 1207)<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> Schiebinger met l'accent sur les nombreux systèmes rivaux et dissidents contemporains, citant la critique de Linné par Buffon et Adanson. Elle soutient que la suprématie finale de la nomenclature linnéenne n'était pas prévisible à l'époque, et pourtant Rousseau en semble convaincu dès les années 1770 ! Déjà en 1767, celui-ci défend l'objectivité de son éloge de Linné : « Ce que je dis est assurément sans partialité et par le seul amour de la vérité et de la justice ; car je ne connais ni M. Linné, ni aucun de ses disciples, ni aucun de ses amis » (Rousseau à Dutens, 5 février 1767 ; CC, XXXII : 99).

<sup>10</sup> La nomenclature binomiale de Linné fut adoptée au jardin du roi concurremment au système des familles naturelles d'Antoine-Laurent de Jussieu, sur le modèle du jardin scientifique du jardin du Trianon dirigé par son oncle, Bernard de Jussieu (1699-1777) et Claude Richard (1705-1784), qui correspondaient l'un et l'autre avec Linné (Duris, 1993 : 143-4 ; Landrin, 1863 : 5-6). Schiebinger (2004 : 223-4) affirme par contre

Antoine-Laurent de Jussieu écrit lui-même :

À la nomenclature de Tournefort, seule admise jusqu'alors dans le jardin, il [Jussieu] substitua celle de Linnaeus, plus abrégée, plus commode, et généralement adoptée dans toute l'Europe : ce qui mit en ce point le jardin de Paris en harmonie avec les autres jardins de botanique étrangers (Jussieu, 1808 : 11-12).

2. Clarté. Linné mit de l'ordre dans le chaos de la classification et de la nomenclature botanique.

Enfin M. Linné plein de son système sexuel et les vastes idées qu'il lui avait suggérées, forma le projet d'une refonte générale dont tout le monde sentait le besoin, mais dont nul n'osait tenter l'entreprise. Il fit plus, il l'exécuta, et après avoir préparé dans son *Critica botanica* les règles sur lesquelles ce travail devait être conduit, il détermina dans *Genera plantarum* ces genres des plantes, ensuite les espèces dans son *Species* ; de sorte que gardant tous les anciens noms qui pouvaient s'accorder avec ces nouvelles règles et refondant tous les autres, il établit enfin une nomenclature éclairée, fondée sur les vrais principes de l'art qu'il avait lui-même exposés (OC, IV : 1205-6).

En ce qui concerne les espèces, on devait conserver des phrases mais « il fallut pour cela créer [...] à la Botanique une nouvelle langue qui épargnait ce long circuit de paroles qu'on voit dans les anciennes descriptions » (OC IV : 1206).

3. Accessibilité. Les règles de Linné pour la création des noms rendent l'étude de la botanique plus facile et plus accessible : les noms doivent être brefs et clairs, aisés à prononcer et dérivés d'un corpus de sources distinct. Ces traits étaient très importants aux yeux de Rousseau, en conformité étroite avec ses propres efforts pour rendre plus accessibles la botanique et la musique, grâce à la compilation de dictionnaires et la création de clés symboliques et de systèmes de notation (Cook, 2004 : 80).

Il ne fait aucun doute que le statut de Linné dans l'histoire naturelle française du XVIII<sup>e</sup> siècle, celui d'un marginal en butte aux critiques des Buffon, Daubenton et autres Adanson, a également joué en sa faveur ; Rousseau accuse les botanistes français de préjugés contre « un système étranger » (OC, IV : 1207), et affirme dans une lettre à Dutens :

Je sais avec quel mépris on affecte en France de traiter ce grand Naturaliste, mais le reste de l'Europe l'en dédommage, et la postérité l'en vengera (Rousseau à Dutens, 5 février 1767 ; CC, XXXII : 99).

## Le disciple critique le maître

Rousseau admet que l'œuvre linnéenne, en dépit de ses multiples mérites et de la célébrité de son créateur, n'est pas sans défauts. C'est ainsi que tout en appelant Linné le « maître » et en se nommant lui-même le « disciple » (Björnsthål à Gjørwell, 1 septembre 1770 ; CC, XXXVIII : 93, 94), il reconnaît ouvertement que le maître n'est

que cette réorganisation procédait d'un « sentiment anti-linnéen », alors qu'en fait elle résultait de la nécessité de réformer un jardin organisé selon le système démodé de Joseph Pitton de Tournefort (1656-1708).

pas parfait. Il regrette que « le travail même de M. Linné, bien qu'immense, reste encore imparfait, tant qu'il ne comprend pas toutes les plantes connues » (OC, IV : 1208) et qu'il n'a pas réussi à produire « une synonymie complète » (OC, IV : 1208).

En outre, dans la fameuse série de huit lettres rédigées entre 1771 et 1773 pour expliquer la botanique à son amie Madeleine-Catherine Delessert et la fille de cinq ans de celle-ci, il a recours au système des familles naturelles de Jussieu plutôt qu'au système artificiel des caractères sexuels (OC, IV : 1151-95). Il n'utilise pas non plus le latin dans ces lettres. Une explication évidente de ce choix et qu'il désirait rendre l'information aussi accessible que possible à des non experts ; il ne justifie cependant pas ce choix de façon explicite. Duris pense que « Rousseau semble adopter deux discours distincts selon qu'il s'adresse au spécialiste ou à l'amateur, même éclairé » (Duris, 1993 : 105). Ceci est toutefois improbable, puisque Rousseau avait le sentiment d'être lui-même exclu de la botanique traditionnelle par des textes écrits seulement pour les « maîtres » ; il ne laisse pas de répéter à ses correspondants que les écrits botaniques n'instruisent que les initiés et qu'il n'existe pas de véritable texte d'introduction (Rousseau à la duchesse de Portland, 12 février 1767 ; CC, xxxii : 134 ; Rousseau à Clappier, 23 décembre 1768 ; CC, xxxvi : 215). Étant donné son respect pour l'intelligence de ses correspondants<sup>11</sup>, il n'y a donc pas lieu de croire qu'il abaissait le niveau de ses leçons pour se mettre à la portée de Mme Delessert ; il faut plutôt faire l'hypothèse qu'il employait le système des familles naturelles et les noms vernaculaires ou « vulgaires » parce qu'il les considérait comme les meilleurs instruments qu'il avait sous la main.

De façon plus étonnante, Rousseau concède que les noms ne sont pas absolument nécessaires à l'étude de la botanique ; il l'affirme tant dans l'« Introduction » que dans ses lettres sur la botanique à Mme Delessert : « un homme intelligent pourrait être un excellent Botaniste, quoiqu'il ne connût pas une seule plante par son nom » (« Introduction » ; OC, IV : 1209). « Il ne s'agit donc pas encore de la nomenclature qui n'est qu'un savoir d'herboriste. J'ai toujours cru qu'on pouvait être un très grand botaniste sans connaître une seule plante par son nom... » (première lettre sur la botanique ; OC, IV : 1152).

Il va plus loin en suggérant à Mme Delessert que les noms n'ont d'importance qu'en tant que moyen de communication : « je vous conseille de tenir une note fidèle des noms latins et de tâcher même de les retenir ; car c'est le seul moyen de s'entendre avec les botanistes » (Rousseau à Mme Delessert, 24 mai 1773 ; CC, xxxix : 162-3). Et, dans la lettre qu'il lui adresse le 30 août 1773, il réaffirme le rôle limité de la nomenclature : « Ce n'est pas que j'aie changé d'avis sur la nomenclature ; je ne la crois pas plus utile que quand je vous en ai parlé à la botanique qu'on veut étudier de soi-même ; mais, encore une fois, pour s'entendre avec quelqu'un qui est absent, il

<sup>11</sup> Dans les *Confessions*, Rousseau écrit qu'il admirait son « grand sens et excellent caractère » (OC, I : 590). Dans une de ses huit lettres sur la botanique, il place cette correspondante « seules de votre sexe avec Madame la Duchesse de Portland au très petit nombre des vrais botanistes » (sixième lettre, 2 mai 1773 ; CC, xxxix : 158).

faut bien convenir des noms qu'on donne aux objets dont on parle » (Rousseau à Mme Delessert, 30 août 1773 ; CC, xxxix : 192).

Quelles furent les implications concrètes de cette position sur la pratique botanique de Rousseau ? Celui-ci contribua à séparer les noms linnéens du système sexuel sur lequel ils étaient fondés, en utilisant les familles naturelles d'Antoine-Laurent de Jussieu en concurrence avec les noms de Linné, même s'il écrit par ailleurs que « sa nomenclature paraît tenir tellement à son système, qu'on ne s'avise guères de l'en séparer » (OC, IV : 1207)<sup>12</sup>. Le dilemme de Rousseau fut celui de nombreux botanistes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Jean-Baptiste-Pierre Antoine de Monet de Lamarck (1744-1829) et Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) mirent au point des systèmes synthétiques pour répondre à ces problèmes<sup>13</sup>.

Mais bien qu'il admette la nature en définitive arbitraire des noms et qu'il se montre prêt à employer le système des familles naturelles, Rousseau est réfractaire au programme anti-linnéen dessiné par Daubenton dans ses articles de botanique et d'histoire naturelle pour l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert ; ces articles considèrent que l'acte de nommer est une perte de temps et d'énergie ; et que l'objet du naturaliste devrait être l'étude des *propriétés*.

La nomenclature des plantes n'est donc pas nécessaire pour la découverte de leurs propriétés ; cela est si vrai qu'il serait ridicule de l'avoir mise en question, s'il n'était prouvé par l'état présent de la *Botanique* et par l'expérience du passé, que l'on s'est appliqué à la nomenclature par préférence aux autres parties de cette science. On fait plus d'observations et on tente plus de combinaisons pour parvenir à réduire la nomenclature des plantes en système, qu'il ne faudrait peut-être faire d'expériences et acquérir de faits pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. Ce défaut de conduite dans l'étude de la *Botanique*, est un obstacle à l'avancement de cette science, parce qu'il nous éloigne de son principal objet. Il est même à craindre que si on continuait à marcher dans cette fausse route, on ne vint à le perdre de vue. Pour s'en convaincre il faut examiner quelle est l'utilité que l'on a retirée de la nomenclature des plantes, poussée au point de perfection que les *Botanistes* se sont efforcés de lui donner ; à quoi cette nomenclature peut servir dans la *Botanique* ; et à quoi elle peut nuire, en supposant que cette connaissance soit réduite en système constant et même infaillible (Daubenton, in Diderot et d'Alembert, [1751-1780], 2000, « Botanique » : § 5).

Rousseau adresse deux objections à Daubenton : (1) contre l'idée que l'identification des propriétés, des vertus ou des « simples » est l'objet propre de l'étude de la botanique, il soutient (comme Linné) l'importance de l'étude des plantes pour elles-mêmes ; et (2) dans le rejet de la nomenclature, il déplore la perte d'une

<sup>12</sup> Pour Rousseau « systèmes et... méthodes » sont une « matière éternelle de dispute » (*Réveries*, OC I : 1069) ; ils ne permettent la découverte d'aucune plante nouvelle ; en encourageant des querelles d'amour-propre, ils soumettent plutôt la nature aux fins humaines. Les noms sont certes susceptibles de ce défaut mais, contrairement à tout système, ils sont indispensables à la communication des informations utiles.

<sup>13</sup> Pour la classification par familles naturelles, voir Jussieu (1778). « Un grand nombre de naturalistes hésitaient pourtant à se déterminer pour l'une ou l'autre des méthodes » (Duris, 1993 : 153) et « [o]n voit aussi paraître des ouvrages qui combinent les deux méthodes de Linné et de Jussieu... » (Duris, 1993 : 154).

vaste quantité d'information qui structure notre connaissance du monde naturel. Dans son histoire de la botanique, Rousseau répond donc à Daubenton, sans le nommer<sup>14</sup> :

Je demande à tout lecteur sensé comment il est possible de s'attacher à l'étude des plantes en rejetant celle de la nomenclature [...]. Il s'agit de savoir si trois cents ans d'études et d'observations doivent être perdus pour la botanique, si trois cents volumes de figures et de descriptions doivent être jetés au feu, si les connaissances acquises par tous les savants [...] doivent être inutiles à leurs successeurs, et si chacun partant toujours de zéro pour son premier point, pourra parvenir lui-même aux mêmes connaissances qu'une longue suite de recherches et d'études a répandues dans la masse du genre humain. (« Introduction », OC, IV : 1209)

### Conclusion

Pour Rousseau, seule une relation immédiate à la nature est vraiment satisfaisante, mais une médiation par le langage est néanmoins nécessaire, étant donné la quantité d'informations à collecter, conserver et transmettre. Les binômes latins et les phrases diagnostiques de Linné convenaient admirablement à cette tâche, parce que concises, sèches et sans un mot inutile. Bien qu'insatisfait par le culte de la nomenclature pour elle-même et par l'emploi ostentatoire qui pouvait en être fait, il ne succomba pas à la tentation de l'abandonner que lui offraient certains de ses contemporains comme Buffon et Daubenton. En fait, la position de Rousseau sur la question de la nomenclature est peut-être plus perspicace que celle de plusieurs de ses contemporains importants : « Linné est le créateur d'une langue nouvelle pour l'histoire naturelle, brève, concise, où chaque mot compte. Cette langue particulière, dont Buffon conteste l'utilité et la légitimité, dont Vicq d'Azyr, Condorcet, puis Cuvier déploreront l'extrême laconisme, est la première à fournir le modèle d'une langue scientifique, rationnelle, systématique et universelle chère aux Encyclopédistes » (Duris, 1993 : 122). Rousseau privilégie la clarté de la communication, l'univocité de la référence et la facilité de l'accès à l'information ; il rend hommage à la contribution de plusieurs générations de botanistes à la révision de la nomenclature. Il parvient ainsi à une évaluation équilibrée d'une querelle enflammée.

Alexandra COOK  
Université de Hong Kong

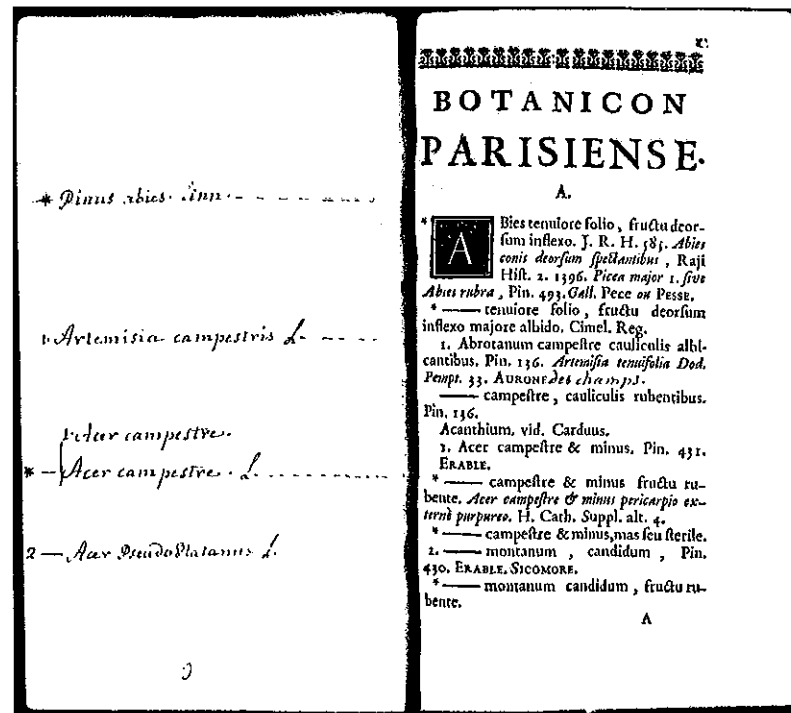
### Bibliographie

- ADANSON, Michel, 1763, *Familles des plantes*, Paris, Vincent.
- BLAKE, Sidney Fay, 1949, « Byways of nomenclature », *American Journal of Botany*, 36/1 (January) : 8-9.
- CHEYRON, Henry, 1981, « L'Amour de la botanique : les annotations de Jean-Jacques Rousseau sur la Botanique de Régnault [sic] », *Littératures*, 4 (automne) : 53-95.
- , 1986, « Ray et Sauvages annotés par Jean-Jacques Rousseau », *Littératures*, 15 (automne) : 83-99.
- COOK, Alexandra, 2003a, « Jean-Jacques Rousseau et les réseaux d'échange botanique », in B. Bensaude-Vincent et B. Bernardi (éds), *Rousseau et les sciences*, Paris, L'Harmattan, 93-114.
- , 2003b, « Jean-Jacques Rousseau's copy of Albrecht von Haller's *Historia stirpium indigenarum Helvetiae inchoata (1768)* », *Archives of Natural History*, 30/1 : 149-156.
- , 2004, « Rousseau on the languages of music and botany », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 8 : 75-87.
- , 2012, *Jean-Jacques Rousseau and botany, the salutary science*, Oxford, The Voltaire Foundation.
- DIDEROT, Denis, D'ALEMBERT, Jean Le Rond, [1751-1780], 2000, *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts, et des métiers, par une société de gens de lettres*, CD-ROM, Paris, Redon.
- DROUIN, Jean-Marc, 2000, « Rousseau lecteur de Linné », *Bulletin d'histoire et d'épistémologie des sciences de la vie*, 7 : 39-57.
- DURIS, Pascal, 1993, *Linné et la France (1780-1850)*, Genève, Droz.
- HAWKINS, Richmond L., 1929, « Manuscripts of Jean-Jacques Rousseau at Harvard University », *The Romantic Review*, XX (juin-septembre) : 212-217.
- JUSSIEU, Antoine-Laurent de, 1778, « Exposition d'un nouvel ordre des plantes adopté dans les démonstrations du jardin royal », *Histoire de l'académie royale des sciences avec les mémoires de mathématiques et de physique pour la même année tirée des registres de cette académie*, année MDCCLXXIV, Paris, de l'Imprimerie royale, 175-197.
- , 1808, « Sixième notice historique sur le muséum », *Annales du muséum d'histoire naturelle*, 21 : 1-39.
- KOERNER, Lisbet, 1999, *Linnaeus : nature and nation*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- LANDRIN, Armand, 1863, *Correspondance inédite de Linné avec Claude Richard et Antoine Richard*, Versailles, Imprimerie d'Auguste Montalant.
- LINNÉ, Carl von, [1737], 1938, *Critica botanica*, traduit par A. Hort, London, The Ray Society.
- , 1788, *Philosophie botanique*, traduit par F. A. Quesné, Paris, Cailleau et Rouen, Leboucher le jeune.
- , 1977, « On the use of Natural History », in *Select Dissertations from the Amanitates Academicae*, traduit par F. J. Brand, 1781, éd. fac-similé New York, Arno Press.
- LIVSEY, James, 2006, « The transformation of the correspondence network of the Société des Sciences in Montpellier across the 18th century », communication présentée à l'Université-Paris 8-St-Denis, 30 juin.
- LLOYD LIBRARY, 2007, <http://www.lloydlibrary.org/exhibits/rousseau%20exhibit.html>
- MAYR, Ernst, 1982, *The Growth of Biological Thought : Diversity, Evolution, and Inheritance*, Cambridge, MA, Harvard Univ. Press.
- RICHEBOURG, Marguerite, 1934, *Les Lectures de Rousseau*, Genève, A. Jullien.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, 1965-1991, *Correspondance complète* [= CC], R.A. Leigh (éd.), Oxford, The Voltaire Foundation, vol. 25-51.
- , 1959-1995, *Œuvres complètes* [= OC], Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.
- SCHIBBINGER, Londa, 2004, *Plants and Empire : Colonial Biosprospecting in the Atlantic World*, Cambridge, MA, Harvard Univ. Press.

<sup>14</sup> Les deux hommes se connaissaient, comme en atteste une lettre de Rousseau à Marc-Antoine-Louis Claret de La Tourette du 4 juillet 1770 (CC, XXXVIII : 53).



- STAROBINSKI, Jean, 1971, *Rousseau, Jean-Jacques : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard.
- STEARNS, William T., 1992, *Botanical Latin : History, Syntax, Terminology and Vocabulary*, 4<sup>e</sup> éd., Newton Abbot, David and Charles.
- , 1959, « The Background of Linnaeus's contributions to the nomenclature and methods of systematic biology », *Systematic Zoology*, 8 : 4-21.
- WINSOR, Mary P., 2001, « Cain on Linnaeus : the scientist-historian as unanalysed entity », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 32/2 : 239-54.
- , 2004, « Linnaeus's biology was not essentialist », communication inédite, Missouri Botanical Garden, 29 février.
- , 2006, « The Creation of the essentialism story : an exercise in metahistory », *History and Philosophy of the Life Sciences* 38 : 149-74.



Ajout par Jean-Jacques Rousseau de la nomenclature linnéenne dans le *Botanicon parisiense* de Sébastien Vaillant (avec la permission de la Houghton Library, Harvard University).

## Table des matières

• Préface (Philippe Selosse)	5
<b>Définitions</b>	
• Les mots, les choses, les concepts dans la nomenclature scientifique et le lexique courant (Marie Luce Honeste)	15
• Les catégories « naturelles » et les « termes de base » en sciences cognitives contemporaines : une « révolution » ? (Danièle Dubois et Philippe Resche-Rigon)	25
• Nomenclature, définition et description dans la pratique de Diderot encyclopédiste (Marie Leca-Tsiomis)	39
<b>Parangons</b>	
• La nomenclature binomiale : les principes et leur application par Linné et par les naturalistes français du XVIII <sup>e</sup> siècle (Christian Bange)	49
• La double révolution de la nomenclature botanique linnéenne : arbitraire, loi et république au XVIII <sup>e</sup> siècle (Philippe Selosse)	65
• Buffon et la nomenclature (Jeff Loveland)	77
• Du fossile à l'homme, selon Jean-Baptiste Robinet : genèse des différences et refus de la nomenclature (Françoise Badelon)	91
<b>Applications</b>	
• L'autorité de la nature dans la nouvelle nomenclature chimique : Locke, Condillac et Lavoisier (Jonathan Simon)	103
• Débaptiser, rebaptiser : la nomenclature des rues à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle (Denis Reynaud)	113
• Une nouvelle approche de la systématique botanique par François Boissier de la Croix de Sauvages d'après son manuscrit <i>Catalogus Horti Monspelienensis</i> (Élisabeth Motte-Florac)	125
• La <i>Nosologie méthodique</i> de François Boissier de la Croix de Sauvages (1772) : un point de vue linguistique (Alicja Kacprzak)	143
<b>Réceptions</b>	
• Le « disciple » critique le « maître » : Jean-Jacques Rousseau et la nomenclature linnéenne (Alexandra Cook)	151
• Le paradoxe du Baobab. Nomenclature botanique et métissage culturel (Jean-Marc Drouin)	167
• De la nomenclature à la classification (Juliette Grange)	175
• Les botanistes slovènes germanophones et les nomenclatures scientifiques slovènes (Andreja Eržen)	189
<b>Miscellanée</b>	
• « Inventaire » des connaissances et « méthode de juger et d'inventer » : dénominations de l'unité et des différentes espèces de substances dans le système de Leibniz (Danièle Beltran-Vidal)	203
• Christian Wolff : nomenclature philosophique et style systématique (Jean-Marc Rohrbasset)	211
<i>Index nominum</i>	223

Imprimé en France (Lyon)  
Service Reprographie, imprimerie, microédition  
(RIME, Université Lyon 2)  
Dépôt légal : octobre 2015